

Article

« L'empathie, esquisse d'une théorie de la réception en traduction »

André Dussart

Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal, vol. 39, n° 1, 1994, p. 107-115.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/002691ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

L'EMPATHIE, ESQUISSE D'UNE THÉORIE DE LA RÉCEPTION EN TRADUCTION

ANDRÉ DUSSART

Institut supérieur de traducteurs et d'interprètes, Bruxelles, Belgique

INTRODUCTION

Le structuralisme a développé une théorie linguistique formalisée. Il rejetait le psychologisme à la Wundt et il soulignait les limites de l'analyse historisante des néogrammairiens. Depuis lors, le linguiste aimerait circonscrire avec précision son champ d'investigation en se limitant strictement à l'analyse de faits linguistiques. De nombreuses études dans les domaines de la phonologie, de la syntaxe et de la sémantique ont clarifié divers phénomènes, mais elles n'expliquent pas tout le fonctionnement de la parole, notamment l'énonciation et la réception du texte. La référence à la notion de compétence linguistique et aux règles sémantico-syntaxiques de production d'énoncés ne suffit pas pour fonder une théorie de la traduction. Par ailleurs, réduire la langue au rôle d'instrument d'information et de communication est une attitude simplificatrice. Le discours suggère, évoque, insinue, sous-entend, filtre, occulte et dissimule tout autant qu'il désigne, décrit et définit.

L'acte langagier est d'abord une manifestation du moi en société. Même les textes en apparence les plus utilitaires laissent transparaître le moi de l'auteur : l'organisation du message, le rythme des phrases, le choix du vocabulaire, les métaphores et le style le démontrent. La parole est donc avant tout l'affirmation d'une subjectivité, même s'il est difficile de suivre Wittgenstein (1990 : 86-87) jusqu'au bout de sa conception solipsiste : «Les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde», et «Je suis mon (propre) monde». La parole contribue de manière essentielle à l'insertion de l'homme en société, car la langue, institution sociale, relie le moi au monde extérieur aussi bien que les sens. Par l'intermédiaire du langage, l'être interagit avec le milieu social.

DIFFICULTÉS DE DESCRIPTION DE L'OPÉRATION TRADUISANTE

Faut-il admettre avec Bouveresse (1991 : 62) que la compréhension est une activité trop complexe pour faire l'objet d'une description théorique et que les mécanismes implicites, allant de l'interception du message à son décodage et à la réécriture, ne sont guère représentables ? Ainsi se justifierait la remarque de Steiner (1977 : 238) : «*However, despite this rich history and despite the calibre of those who have written about the art and theory of translation, the number of original, significant ideas in the subject remains very meagre.*».

La neurobiologie pourrait expliquer le fonctionnement du cerveau. Depuis cent cinquante ans environ, les spécialistes savent que les aires de Broca et de Wernicke, situées à gauche chez les droitiers, au voisinage de la scissure de Sylvius, interviennent dans la production de la parole. Ils ont découvert que d'autres parties du cerveau sont impliquées : la région périsylvienne postérieure (hémisphère gauche) réalise l'assemblage des phonèmes en mots et la sélection des mots, la région périsylvienne antérieure traite les structures grammaticales et applique les règles syntaxiques nécessaires à la formation de phrases. Un troisième ensemble de structures situé le long de l'axe occipito-temporal opère le transfert

des mots aux concepts, et inversement. Le cortex temporal antérieur et médian gère l'emploi des noms communs, tandis que les verbes, les pronoms et les conjonctions sont traités dans les régions frontale et pariétale (Damasio 1992). Les recherches ont ainsi permis de déceler les zones du cerveau en activité, sans toutefois pouvoir élucider le processus de la mise en mots. Dès lors, comment expliquer l'intelligence du texte ? Qu'est-ce que l'intelligence et comment opère-t-elle ? Les cognitivistes aimeraient modéliser le travail du cerveau, dans l'espoir d'appliquer certaines séquences dans des programmes d'intelligence artificielle et de réaliser ce vieux rêve un peu fou de la traduction automatique.

ANALYSE DE QUELQUES CONCEPTS MÉTAPHORIQUES

En l'absence d'un modèle fonctionnel de l'opération traduisante, la plupart des auteurs recourent à des images ou à des symboles, dont quelques-uns seront examinés : la traduction-copie, le pont et le passeur, la métempsychose et l'empathie...

L'image du modèle et de sa copie remonte sans doute à théorie de la *mimèsis* de Platon. Si le texte poétique est une *mimèsis*, la traduction serait la *mimèsis* d'une *mimèsis* : «Mais en fait cette double mimèsis n'est qu'une» (Gadamer 1976 : 44). Saint Simon (d'Hulst 1990 : 127) compare le travail du traducteur à la copie d'un tableau. Le résultat escompté, c'est la ressemblance, l'imitation quasi parfaite. Le copiste est le serviteur humble et fidèle d'une œuvre unique et inimitable. Ce point de vue néglige les différences entre les cultures et les traditions littéraires.

Jusqu'aux XVII^e et XVIII^e siècles, les traducteurs s'attelaient surtout à des textes de l'Antiquité. Le traducteur, un *pontifex*, était donc censé jeter un pont vers des civilisations à la fois apparentées et tellement éloignées. Selon Kelly (1979 : 213), l'image du *pontifex* apparaît déjà chez Térence. La métaphore du passeur était également répandue : «traduire, c'est donc opérer une espèce de transport» (Vaultier in d'Hulst 1990 : 70). Parfois, les métaphores s'amalgament, ainsi celle du passeur et de l'empathie : «Traduire, c'est ramener un texte d'une rive étrangère sur la rive maternelle. Le traducteur est donc un passeur... qui se fait autre jusqu'à se fondre dans l'Autre...» (Catteau 1991 : 8).

Dans ces conditions, le traducteur craignait d'être écartelé entre deux aspirations contradictoires : la fidélité au texte et la naturalisation de l'original. En d'autres mots, fallait-il conduire le lecteur de la traduction à l'original ou adapter le texte antique pour le rapprocher du lecteur moderne ? Le traducteur peut-il vraiment se transplanter dans un autre espace et une autre époque, échapper à l'emprise de l'histoire, pour recréer l'univers de l'original ? Croire qu'il est ainsi possible de se transposer dans l'esprit d'une civilisation ancienne, c'est verser dans l'historicisme. C'est ignorer que nous sommes les dépositaires d'une longue tradition, de sorte que toute «attitude intégralement objectivante» (Bouveresse 1991 : 23) à l'égard des textes anciens est illusoire.

Pour d'autres théoriciens, l'idéal serait de préserver l'âme du texte et de n'en changer que le corps : «*der Geist des Dichters muß über uns kommen und mit unseren Worten reden*», «*die wahre Übersetzung ist Metempsychose*», (Wilamowitz-Moellendorf in Störig 1963 : 143 et 145).

S'il souhaite éviter les transpositions inadéquates, sans relief et ennuyeuses, le traducteur ne peut se fier à la seule compréhension rationnelle ; il doit également s'imprégner du climat de l'œuvre :

Chaque texte a un son, une couleur, un mouvement, une atmosphère qui lui sont propres. En dehors de son sens matériel et littéral, tout morceau de littérature a, comme tout morceau de musique, un sens moins apparent et qui seul crée en nous l'impression esthétique voulue par le poète. Eh bien, c'est ce sens-là qu'il s'agit de rendre, et c'est en cela surtout que consiste la tâche du traducteur (Larbaud 1946 : 69).

Pour s'insinuer ainsi dans le texte, le traducteur ne devrait-il pas abolir la distance le séparant l'auteur ? C'est une manière de reposer en d'autres termes le problème de la relation entre la conscience (*la res cogitans*) et le monde extérieur (*la res extensa*), déjà évoqué par Platon et Descartes.

Le concept d'empathie n'est pas nouveau. Selon Robert Cloutier (*Le Grand Robert* 1985), la philosophie aristotélicienne avait déjà décrit ce phénomène avant que le terme n'apparaisse. D'ailleurs, le «*friendship model*» de Roscommon proposé en 1684 (Kelly 1979 : 61) n'en est pas très éloigné :

Chuse an author as you chuse a friend, / United by this sympathetic bond, / You grow familiar, intimate and fond ; / Your thoughts, your words, your stiles, your souls agree.

Lefevre (1977 : 23) relève l'*empathy requirement* de Johann Jacob Breitinger au milieu du XVIII^e siècle.

Les Romantiques ont propagé le cliché de la communion des âmes ; ils recommandèrent de traduire ce qu'on aurait aimé écrire soi-même. En effet, la traduction était à leurs yeux un transfert d'énergie créatrice (Kelly 1979 : 2), la reproduction d'une création géniale et unique, une reviviscence. Dans une lettre à Théophile Thoré, écrite à Bruxelles à la Taverne du Globe, aux environs du 20 juin 1864, Baudelaire (1973 : 386) reconnaît :

Savez-vous pourquoi j'ai si patiemment traduit Poe ? Parce qu'il me ressemblait. La première fois que j'ai ouvert un livre de lui, j'ai vu, avec épouvante et ravissement, non seulement des sujets rêvés par moi, mais des PHRASES [souligné quatre fois] pensées par moi, et écrites par lui vingt ans auparavant.

Les propos de Baudelaire rappellent le thème du sosie, du *Doppelgänger* des poètes romantiques (Cary 1985 : 98).

Une congénialité faciliterait donc la divination du moi de l'auteur par son traducteur. La superposition de deux subjectivités permettrait d'atteindre l'objectivité dans l'interprétation du texte. Cette conception diffère-t-elle fondamentalement de la *mimésis* ? D'autre part, le traducteur ne projette-t-il pas ses sentiments dans l'œuvre : «*Wir... legen die eigenen Gefühle und Leidenschaften in die Gestalten des Künstlers hinein*» (Volkelt 1895 : 88) ?

DÉFINITION DU CONCEPT D'EMPATHIE

La définition ne varie guère d'un dictionnaire à l'autre. Il convient d'ajouter qu'*Einfühlung* est traduit aussi par intropathie (Gadamer 1983 : 345 ; Lalande 1988 : 535). Florival (*in* Auroux 1990 : 774) distingue l'empathie qui «*exprime le pôle subjectif de l'éprouvé actuel [...]*, tandis que l'intropathie désigne la structure affective a priori». D'après les sources françaises, il semblerait que le terme soit apparu dans les publications des esthéticiens français, notamment dans le *Cours d'esthétique* rédigé en 1826 et publié en 1843 par Théodore Jouffroy (Larousse 1986 : esthétique 4561).

Souriau (1990 : 640) précise que le terme a été introduit en 1873 dans le vocabulaire philosophique, psychologique et esthétique par Robert Vischer, qui l'aurait emprunté à la langue des Romantiques allemands. D'autres dictionnaires voient en Th. Lipps l'inventeur du mot. Les sources et les origines du concept se retrouveraient, selon les auteurs des articles, dans les œuvres de Byron, G. de Nerval, Baudelaire, Lamartine, Hugo, Schelling, Novalis, R. H. Lotze, R. et F. Th. Vischer, J. I. Volkelt, Th. Lipps, Dilthey.

L'empathie consiste à s'identifier à autrui, à éprouver les mêmes sensations et sentiments, à comprendre sa vie affective (*Seelenleben*). L'empathie est l'approche intuitive d'une œuvre d'art, qui peut précéder, mais aussi s'opposer à la compréhension rationnelle (Larousse 1983 et 1986 ; Duden 1965 ; Meyer 1973 ; Brockhaus-Wahrig 1981).

L'empathie est une projection de notre moi dans les êtres et les choses, une objectivation de notre vie affective. Klappenbach (1978) cite deux exemples intéressants :

*der Übersetzer hat seine Aufgabe mit bemerkenswertem Einfühlungsvermögen gemeistert ;
der Pianist gab die klassische Sonate mit ausgesprochenem Einfühlungsvermögen wieder.*

Kelly (1979 : 64) justifie la comparaison du traducteur avec le musicien et l'acteur :

This metaphor rests on a certain understanding of the nature of interpretation. In music, full entry in a work comes through friendly, but just criticism and empathy.

La référence à la musique apparaît également chez Wittgenstein (1990 : 274) :

La compréhension d'une phrase du langage a beaucoup plus d'affinité avec la compréhension d'un thème musical qu'on ne le croirait.

La discographie très riche de notre époque montre la diversité des interprétations musicales, bien que les interprètes et les chefs d'orchestre croient être en symbiose avec le compositeur. Dans cette perspective, la comparaison de vieux enregistrements de l'œuvre de Richard Strauss réalisés sous la baguette du maître avec les versions d'autres musiciens révèle des différences très notables.

Theodor Lipps soutient que l'empathie est une participation sans restriction au comportement d'autrui. Se référant à l'acrobate, il estime que la perception optique se combine à une envie de renouveler le geste d'autrui. L'empathie parfaite est une fusion (*Aufgehen*) du moi du spectateur avec l'objet de la perception (1903 : 125). Il oppose même une empathie positive à une empathie négative. L'empathie positive est la *sympathische Einfühlung*. Mais l'empathie peut tout aussi bien inciter à réagir à un geste irritant ou blessant. Le rejet d'une opinion contraire à un savoir suppose également un partage de l'expérience. L'objet de l'empathie positive est beau, celui de l'empathie négative est laid. Cette distinction ne semble pas s'être perpétuée.

La psychologie et la psychanalyse ont largement contribué à l'essor de ce terme au cours du XX^e siècle. Le concept a même rencontré un tel succès qu'un auteur, mécontent de ses traducteurs, ironise à propos de la télépathie :

Je rencontre mon traducteur : il ne connaît pas un seul mot de tchèque. «Comment avez-vous traduit ?» Il répond : «Avec mon cœur», et me montre ma photo qu'il sort de son portefeuille. Il était si sympathique que j'ai failli croire qu'on pouvait vraiment traduire grâce à une télépathie du cœur (Kundera 1986 : 149).

DISCUSSION DU CONCEPT D'EMPATHIE

Est-ce que l'empathie n'est pas simplement le préalable à toute interprétation, un «présupposé que la raison critique ...ne peut ni surmonter, ni même réellement examiner» (Bouveresse 1991 : 27) ?

La notion d'empathie met la relation auteur-texte en évidence. Il est vrai que le traducteur ne se contente pas d'examiner un contexte, mais qu'il tente de replacer l'œuvre dans l'ensemble de la production d'un écrivain. Il conçoit le texte à traduire comme un moment de la vie spirituelle de l'auteur. Mais l'opération traduisante établit également une relation entre le traducteur et les langues, entre deux cultures et, éventuellement, entre deux époques. Le rôle de médiateur du traducteur n'est que partiellement reflété par la notion d'empathie.

Les tenants de l'empathie conçoivent la compréhension comme une participation active, non comme une contemplation passive de l'œuvre. La parenté avec le schéma herméneutique de Georg Steiner et particulièrement son troisième mouvement d'incorpo-

ration, qui n'est pas appropriation pure et simple mais partage, est tout à fait évidente. La traduction doit donc restituer le contenu du texte, ses valeurs, ses connotations, ses accents, mais aussi la magie du verbe, même dans la traduction technique :

Scientists and technicians do not always deal with facts [...] they often deal with theories and sometimes with mere opinions. It is at this point that difficulties often arise, because opinions are subjective, subjective language is tied up with emotion, expressed or implied and emotional values are often difficult to translate (L. Foster in Booth 1958 : 7).

Dans le prolongement de ces considérations, certains interprètes croient même mieux comprendre l'œuvre que son auteur. Cette éventualité n'est pas exclue dans l'absolu, parce que l'interprète prend nécessairement du recul par rapport à l'œuvre, parce qu'il ne cesse d'enrichir son expérience du monde et qu'il peut étalonner et comparer. Son horizon s'élargit en permanence, de sorte qu'il peut découvrir des rapports insoupçonnés avec une réalité concrète ou imaginaire.

Indirectement, le concept d'empathie renvoie au critère de la fidélité au texte. Le traducteur s'investit dans une relation profonde avec l'auteur de l'original, médiatisée par les langues de départ et d'arrivée. La sensibilité de l'auteur fut souvent négligée par les théories des siècles passés, soucieuses de rapprocher le texte ancien du public moderne. Les traductions du XVII^e siècle visaient à la reconstitution d'un texte conforme à la pensée d'une autre époque, quasi sans référence à l'auteur de l'original. Il est vrai que les biographies relatives aux grands écrivains latins ou grecs ne sont généralement pas très détaillées.

Une herméneutique axée sur le concept d'empathie affronte une difficulté de taille : dans quelle mesure le moi de l'écrivain et le moi réel se recouvrent-ils ? La socio-linguistique a démontré que le locuteur utilise souvent plusieurs sous-codes langagiers au cours d'une même journée, en fonction des rôles qu'il assume.

Si un psychiatre ou psychologue expérimenté éprouve parfois bien du mal à entrer en résonance avec autrui, le traducteur ne peut compter que sur ses intuitions pour saisir la nature profonde d'un écrivain. L'empathie n'est-elle donc pas une illusion, le traducteur s'évertuant à pénétrer les mystères de l'âme de l'auteur, dévoilant certes des caractéristiques de sa personnalité profonde, mais ne pouvant la saisir dans sa totalité ?

Les idées, les sentiments, les émotions d'un locuteur sont coulées dans le moule de la langue. Le décrypteur doit donc mettre en œuvre des stratégies très complexes et subtiles pour tenter d'imaginer l'état d'esprit de l'auteur. Le quiproquo et le malentendu sont très fréquents, sauf dans l'esprit de certains linguistes, qui assimilent le parler à une application de règles de codage et de décodage. Or la compréhension, même à l'intérieur d'une communauté linguistique, au sein de la famille ou entre amis de longue date n'est jamais idéale. Les référents institutionnalisés du discours conservent une part irréductible de subjectivité ; c'est ainsi qu'il faut entendre la phrase de Wittgenstein (1990 : 135) : «La signification d'un mot est son usage dans le langage». De plus, la suggestion, l'antiphrase, l'ironie, voire le mensonge compliquent la tâche du récepteur. Le transfert du contenu sémantique d'un univers culturel à l'autre ne peut que confirmer l'importance de ces restrictions.

Ainsi, la perception d'une réalité concrète ou imaginaire au travers du texte n'est pas un jeu en duo entre l'auteur et son interprète. Un peu à l'image des logiciens distinguant les mondes possibles dans lesquels opère la pensée, il convient de discerner un univers social de connaissances objectivables, puis les sensations et les émotions déterminées par des valeurs de nature socio-psychologique, qui suscitent des attitudes, des réactions, des jugements. En d'autres termes, la confrontation du moi avec le monde extérieur se déroule au moins sur trois plans : le monde physique, puis l'analyse de ce monde dans le savoir transmis et, enfin, l'appréciation subjective de ce monde, soit à peu près la distinction établie par Popper (1978 : 85). La compréhension inclut toujours une déviation du sens

voulu par l'auteur ; comprendre, c'est comprendre différemment. La compréhension n'est pas une sorte de miraculeuse communion de deux âmes sœurs, mais un acte social médiatisé par la langue et la culture. Par conséquent, l'interprétation n'est pas seulement la reproduction d'un texte ou une simple manière de redire. Elle est toujours une nouvelle création.

ESQUISSE D'UNE THÉORIE HERMÉNEUTIQUE

L'herméneutique est considérée comme la théorie de l'interprétation des textes. Débordant largement du cadre la linguistique, elle est interdisciplinaire.

L'ouverture d'esprit, la disponibilité, la réceptivité du lecteur (ou de l'auditeur) sont les préalables au bon déroulement de l'échange. Il faut que l'interprète participe pleinement, donc qu'il s'investisse. Comprendre n'est pas observer une neutralité prudente et distante ou s'effacer par respect pour le créateur. Certains linguistes tiennent la réception du message pour acquise, dès que les normes d'usage sont respectées. Or la réaction observée dans la réalité est souvent le refus, le rejet, l'ironie, la déformation malveillante du sens menant à l'escalade verbale (Watzlawick *et al.* 1979 : 54, 161) : le récepteur ne comprend parfois que ce qu'il accepte d'entendre. Aux antipodes de l'empathie, que de traductions gâchées, parce que le contenu ou la forme du texte indispose le traducteur, parce que ce dernier est pressé, fatigué ou énervé !

Le traducteur peut — théoriquement — accepter ou refuser de traduire un texte contraire à son éthique par exemple, de même que l'auditeur peut couper court à l'échange en faisant taire l'intervenant, en tournant les talons, en chahutant. Le comportement du locuteur sera évidemment lié à son rôle : le président de séance accorde et retire la parole, les auditeurs d'une conférence sont concentrés et attentifs ou rêvassent, font grincer leur chaise, bavardent entre eux... Le lecteur est intrigué, intéressé, captivé, choqué, révolté ; il se passionne ou referme un livre après quelques pages.

Cette disponibilité préalable garantit une mise en confiance des participants à l'échange, pour autant que les règles du jeu soient observées. Si l'auteur ne respecte pas suffisamment les normes, le lecteur ou l'auditeur seront désorientés. Il existe même des métarègles, des normes relatives au respect des règles. Les circonstances peuvent inciter des personnes à s'exprimer en argot ou en verlan, voire à coder leur parler. Lorsque nous étions enfants, nous avons sans doute tous joué avec des textes cryptés dont il fallait lire une ligne sur deux ou sur trois pour comprendre le message caché.

Remarquons toutefois qu'un locuteur peut plus facilement contrevenir aux règles sémantiques qu'aux règles syntaxiques assurant la structure de l'énoncé. Ainsi que l'exemple suivant le prouve, l'utilisateur dispose d'une certaine liberté dans le maniement des unités lexicales : une présentatrice désannonce un programme du vendredi soir à la radio par ces mots : «*Je vous souhaite un week-end d'enfer*». L'énoncé a de quoi surprendre, si l'on s'arrête au référent et aux connotations du mot *enfer*. Dans l'exemple cité, la situation aide au décodage : il est plutôt d'usage de souhaiter du bon temps que des souffrances durant le week-end. Ensuite, le rôle social de la présentatrice, élément situationnel fondamental, consiste à distraire, à détendre plutôt qu'à effrayer ou à menacer. Évidemment, toutes ces considérations surgissent en l'espace d'un éclair, de manière quasi automatique, de sorte que l'auditeur se réfère immédiatement à l'expression *une pêche d'enfer*. Et de fil en aiguille, il est possible d'imaginer que l'animatrice a voulu se montrer à la fois originale et «dans le vent».

La situation a une fonction déterminante dans la réception, car elle nécessite le recours à une stratégie de choix de programmes comportementaux, qui favorisent à leur tour la sélection de schémas interprétatifs de la réception. Si les critères situationnels incitent le récepteur à ajuster certaines attitudes d'attente, ils peuvent également modifier son discernement à son insu, voire entraver le bon déroulement du processus interprétatif : le

manque de références à des connaissances ou à l'expérience, la colère, les désagréments, la mauvaise foi provoquent des confusions.

Autrement dit, parler ou écrire n'est ni un acte totalement créatif, ni la répétition mécanique de séquences préformées. Le contenu du texte et son organisation ne découlent pas uniquement de la subjectivité de l'auteur. Ce dernier s'adresse à un public et il adapte consciemment ou inconsciemment sa communication aux circonstances. Il s'insère donc dans une intertextualité, dans une tradition, dans un milieu social. Le lecteur confronte le contenu du texte à son expérience, son savoir, son vécu, ses sentiments et ses jugements.

Par ailleurs, le texte est toujours quelque peu indépendant de la volonté consciente : il manifeste une spontanéité, qui justifie l'impossibilité de réécrire exactement le même texte après un certain temps, à moins qu'il soit mémorisé. Tout texte est un jaillissement, car les états de conscience sont fugitifs.

Le texte conserve le plus souvent une part d'indétermination, qui laisse à l'imagination du lecteur le soin de préciser. La thèse de l'indétermination de la traduction chez Quine n'est que l'indétermination sémantique du texte en général. De plus, les idées, les sentiments et les jugements de l'auteur, médiatisés par l'expression langagière, sont filtrés par la structure psychologique, la personnalité pensante et ressentante, consciente et inconsciente du lecteur. Ainsi s'expliquent les risques de déviation ou d'imprécision. L'indétermination du sens résulte en partie d'un certain flou de la référence lexicale, peut-être aussi d'une faiblesse du locuteur dans le codage et de l'inachèvement de l'interprétation. La mise en évidence du sens est un processus théoriquement illimité : plus le lecteur médite sur un texte, mieux il en perçoit le sens profond. Car l'articulation du texte s'opère à plusieurs niveaux : l'énonciation peut affirmer quelque chose à propos d'une réalité concrète ou imaginaire, mais elle exprime éventuellement aussi quelque chose à propos de l'affirmation et presque sûrement à propos du locuteur. C'est la prise en compte de ces méta-niveaux qui conditionne l'interprétation et permet de résoudre des paradoxes du genre : «Un Crétois dit que les Crétois sont menteurs», ou plus couramment, d'admettre des énoncés elliptiques et illogiques comme : «Éteins la bouilloire» (la bouilloire électrique n'est pas en cause dans cet exemple), ou encore, à la sortie d'une réunion de ne pas s'étonner de la question : «Où es-tu ?», et même de répondre : «Derrière l'église», en désignant l'endroit de stationnement d'un véhicule.

L'analyse du texte à traduire part de préconceptions relatives au sens, de l'idée que la signification pourrait bien être telle. Ces anticipations sont particulièrement évidentes dans les réactions de l'interprète de conférence, qui achève parfois une phrase avant l'orateur. Mais le lecteur lui aussi devine parfois la suite du discours. Il peut même reconstituer un morceau de phrase manquant ou illisible, voire corriger les déficiences d'un original.

La situation d'abord, ensuite le contexte, qui se complète sous les yeux de l'interprète, aiguissent sa perception et lui permettent d'affiner sa stratégie d'approche. Certaines possibilités s'excluent, alors que la probabilité d'autres se renforce petit à petit. Tout échange verbal conditionne et restreint les possibilités dans la suite : toute sélection limite les actes ultérieurs, comme dans une partie d'échecs. Le traducteur confrontera ses préjugés et ses anticipations à sa lecture pour les réviser, et il décèlera ses erreurs initiales d'appréciation. Il est fréquent d'observer le va-et-vient du traducteur entre les diverses parties du texte, qui se déterminent les unes et les autres (Dussart 1978 : 16-19).

Le niveau d'abstraction, l'absence de références au(x) monde(s) connu(s) du traducteur, en bref, le niveau de difficulté varie énormément d'un texte à l'autre, voire à l'intérieur du même texte. Il existe donc des niveaux d'effort de compréhension, que révèlent les expressions *comprendre au premier degré*, ou *lire entre les lignes*. Beaucoup de phrases de la vie quotidienne ne nécessitent qu'une compréhension immédiate, quasi automatique,

sans intervention consciente des outils d'analyse ou de réflexion. Certains auteurs estiment que la compréhension et l'interprétation s'excluent. Il est plus conforme à la réalité d'admettre qu'elles se conjuguent. L'usage de la langue échappe en partie à notre conscience, ainsi qu'en témoignent les lapsus et les maladroites de structuration, mais, le plus souvent, le traducteur doit mettre en œuvre des stratégies subtiles d'interprétation, sans pour autant devenir un véritable exégète. L'approfondissement et l'affinement de l'analyse aboutissent par étapes à une remise en question ou à un enrichissement du sens.

En conclusion, l'interprétation exige une attitude attentive et réceptive, c'est-à-dire à la fois présente et distanciée de l'objet. Le texte à traduire s'est détaché de son créateur, il est entré dans la communauté culturelle. La compréhension n'est pas une servile reproduction découlant d'un transfert de soi en autrui. Elle est une synthèse (au sens hégélien du terme) entre la raison, la sensibilité du traducteur et le vouloir-dire du créateur ; elle est une élévation à une réalité supérieure qui les englobe et les surpasse tous les deux. La compréhension est donc à la fois dépassement et intégration ; c'est uniquement dans cette perspective que l'interprète comprend éventuellement mieux le texte que le créateur. Il le comprend de toute façon toujours autrement.

Une telle herméneutique se garde du psychologisme, bien qu'elle se réfère constamment à l'interprète et à l'auteur. Elle se refuse à examiner le problème de la distance à la fois psychologique, sociale, historique et spatiale entre le créateur et son traducteur en termes de fusion ou de communion.

RÉFÉRENCES

- BAUDELAIRE, C. (1973) : *Correspondance II*, Paris, Gallimard, Pléiade.
- BOOTH, A. D. (Ed.) (1958) : *Aspects of Translation, Studies in Communication 2*, London, Secker and Warburg.
- BOUVERESSE, J. (1991) : *Herméneutique et linguistique*, Cahors, L'éclat.
- CARY, E. (1985) : *Comment faut-il traduire ?*, Lille, Presses Universitaires.
- CATTEAU, J. (1991) : «Les masques du traducteur», *Équivalences*, 20 / 1-2, pp. 7-18.
- DAMASIO, A. et H. DAMASIO (1992) : «Le cerveau et le langage», *Pour la science*, 181, pp. 80-87.
- D'HULST, L. (1990) : *Cent ans de théorie française de la traduction : de Batteux à Littré (1748-1847)*, Lille, Presses Universitaires.
- DUSSART, A. (1978) : «La traductologie dans l'impasse», *Équivalences*, 9 / 2-3, pp. 1-28.
- DUSSART, A. (1983) : «Traduction et problèmes de la communication», *Équivalences*, 14 / 2-3, pp. 41-48.
- DUSSART, A. (1987) : *Textrezeptionstheorie und Anamimese*, M. Urbain, J. Klein, M. J. De Vriendt, *Synergies entre la langue, le droit et l'économie*, Mons (Université), pp. 23-26.
- DUSSART, A. (1988) : *Wortsinn-Textbedeutung / Textsinn-Wortbedeutung*, in G. Jäger, A. Neubert, *Semantik, Kognition und Äquivalenz*, Leipzig, VEB Verlag Enzyklopädie, pp. 98-104.
- DUSSART, A. (1989) : «Anamimèse et métatexte», *Équivalences*, 16 / 1-2-3, pp. 13-70.
- GADAMER, H. G. (1983, 1976) : *Vérité et méthode, les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Seuil, L'ordre philosophique.
- HARTMANN, N. (1925) : *Grundzüge einer Metaphysik der Erkenntnis*, Berlin / Leipzig, Walter de Gruyter.
- KELLY, L. G. (1979) : *The True Interpreter, A History of Translation Theory and Practice in the West*, Oxford, Basil Blackwell.
- KUNDERA, M. (1986) : *L'Art du roman*, Paris, Gallimard.
- LARBAUD, V. (1946) : *Sous l'invocation de Saint Jérôme*, Paris, Gallimard.
- LEFEVERE, A. (1977) : *Translating Literature, The German Tradition*, Amsterdam, Van Gorcum.
- LIPPS, Th. (1903) : *Grundlegung der Ästhetik*, Hamburg / Leipzig, L. Voss.
- POPPER, K. R. (1978) : *La connaissance objective*, Bruxelles, Éditions Complexe.
- STEINER, G. (1977, 1976) : *After Babel, Aspects of Language and Translation*, Oxford, OUP paperback.
- STÖRIG, H. J. (Ed.) (1963) : *Das Problem des Übersetzens*, Stuttgart, Henry Goverts.
- VOLKELT, J. (1895) : *Ästhetische Zeitfragen*, München.
- WATZLAWICK, P., BEAVIN, J. H. et D. D. JACKSON (1979) : *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, coll. Points n° 102.
- WITTGENSTEIN, L. (1990, 1961) : *Tractatus logico-philosophicus, suivi de Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, coll. Tel.
- WUJLMART, F. (1990) : «Le traducteur littéraire : un marieur empathique de cultures», *Meta*, 35-1, pp. 236-242.

Dictionnaires

AUROUX, S. (s.l.d.) (1990) : *Encyclopédie philosophique universelle, Les notions philosophiques*, dictionnaire, Paris, PUF.

BROCKHAUS-WAHRIG (1981) : *Deutsches Wörterbuch in 6 Bänden*, Stuttgart.

(*Das Große Duden-Lexikon in 8 Bänden* (1965) : Mannheim / Wien / Z.

Encyclopédie française Larousse (1986) : Paris, 20 vol.

Grand dictionnaire encyclopédique Larousse (1983) : Paris, 15 vol.

Le Grand Robert de la langue française (1985) : Paris.

KLAPPENBACH, R. et W. STEINITZ (1978) : *Wörterbuch der deutschen Gegenwartssprache*, Berlin.

LALANDE, A. (1988) : *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF.

Meyers Enzyklopädisches Lexikon in 25 Bänden (1973) : Mannheim / Wien / Z.

SOURIAU, E. (1990) : *Vocabulaire d'esthétique*, Paris, PUF.

Trésor de la langue française (1992) : Paris / Nancy, Gallimard, CNRS.